

**Liaison**

**Liaison**  
La revue des arts | Acadie | Ontario | Ouest

**TfT**  
**40 éblouissantes années**

Aurélie Resch

---

Number 139, Spring 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40693ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Resch, A. (2008). TfT : 40 éblouissantes années. *Liaison*, (139), 10–11.

---

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

---

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# TfT : 40 éblouissantes années

AURÉLIE RESCH



Les Zurbains

## Le Théâtre français de Toronto (TfT)

CETTE ANNÉE, Le Théâtre français de Toronto célèbre son quarantième anniversaire, soit plus de 200 spectacles montés pour plus de 10 000 spectateurs et 700 abonnés. Une jubilation pour le public torontois, fidèle à cette compagnie francophone qui n'en finit pas de nous étonner.

Le Théâtre français de Toronto est le fruit d'une passion partagée par quatre femmes férues de théâtre et amoureuses de la langue de Molière. Il a vu le jour en 1967, grâce à leur entrain, leur inspiration et leurs efforts, dans le sous-sol de l'église du Sacré-Cœur, à l'angle des rues Sherbourne et Carlton, sous le nom du Théâtre du P'tit Bonheur. Les fondatrices voulaient ainsi rendre hommage à *L'Auberge du P'tit Bonheur*, de Félix Leclerc, la première pièce qu'elles mirent à l'affiche cette année-là et qui fut le premier spectacle théâtral à être offert en français à Toronto.

Dès ses débuts modestes, ce petit théâtre plaît et gagne en renommée. Il touche le cœur d'un public torontois en mal de culture et de spectacles en français, et répond à ses attentes. Ses balbutiements touchent et émeuvent, mais n'assurent pas encore la stabilité financière qui permettra au théâtre de survivre au temps; la compagnie vivote grâce aux subventions que le gouvernement fédéral met à sa disposition dans le cadre des projets « Perspectives jeunesse » et « Initiatives locales ». Pourtant, ses revenus s'accroissant, le théâtre peut bientôt quitter l'Église du Sacré-Cœur pour une petite salle d'un duplex situé à l'angle des rues Broadview et Danforth, qu'il loue pour la modeste somme de 200 dollars par mois.

Les années passent, la passion des organisateurs et du public s'accroît, et le théâtre s'étoffe et prend de l'importance. En vingt ans, Le Théâtre du P'tit Bonheur s'impose comme la plus importante compagnie de théâtre francophone hors-Québec, aux côtés du Cercle Molière, de Winnipeg, en offrant aux spectateurs torontois un répertoire classique et contemporain, tant canadien que français. Ce rôle, le théâtre n'a cessé de le jouer et de le peaufiner jusqu'à aujourd'hui.

En 1973, le premier directeur artistique « officiel » du Théâtre du P'tit Bonheur, John Van Bureck, monte pour la première fois sur les planches torontoises des pièces de Michel Tremblay, entamant ainsi une fructueuse et

enthousiasmante collaboration avec le charismatique dramaturge québécois et étoffant du même coup un répertoire déjà alléchant. Il s'ensuit un succès commercial qui permettra au Théâtre du Petit Bonheur de changer de local pour une deuxième fois. Le théâtre s'installe alors à la Cour Adélaïde, en plein centre ville; il y dispose de deux salles, une de cent places et l'autre de deux cents, ainsi que d'un restaurant situé juste en dessous de celles-ci. De cette décennie, les spectateurs, qui ne cessent de remplir les deux salles, retiennent le bonheur d'une sortie régulière au théâtre en langue française, le plaisir de voir des productions de qualité et de découvrir ou de retrouver un répertoire auquel ils n'avaient pas accès auparavant dans la ville reine.

Cet engouement ne cesse de croître au fil des ans, propulsant le petit théâtre sous les feux des projecteurs. En 1987, Le Théâtre du P'tit Bonheur devient Le Théâtre français de Toronto, adoptant un nom plus « imposant » pour une compagnie de théâtre torontoise davantage conséquente. Quelques années plus tard, en 1992 et 1993, grâce à son amour du texte et du jeu, de la mise en scène et de la création, Diane Leblanc, deuxième directrice artistique du TfT, mène le théâtre à huit mises en nomination aux prix Dora Mavor Moore et augmente encore la popularité de la compagnie. Une nouvelle énergie pour souffler les vingt merveilleuses bougies du Théâtre français de Toronto.

Pourtant le théâtre n'est pas à l'abri du danger et quand les deux autres compagnies qui partageaient ses locaux déclarent faillite, le Théâtre français de Toronto ne peut se permettre d'assumer à lui seul le loyer de la Cour Adélaïde. Battements de cœur. Angoisse. Puis, nouveau changement. Cette fois, c'est en partenariat avec le Canadian Stage que le TfT peut à nouveau présenter ses productions à ses spectateurs en les accueillant dans le charmant théâtre de la rue Berkeley, où il continue de faire salle comble aujourd'hui.

En 1997, Guy Mignault reprend le flambeau et devient le troisième directeur artistique du TfT, insufflant un dynamisme sans précédent au théâtre, qui connaît à ce moment-là de sérieuses difficultés financières. Avec une dette accumulée égale à 20 % de son budget, le théâtre est sur le point de fermer ses portes. Mais c'est compter sans la passion et la ferveur du directeur artistique, du CA et des

inconditionnels du Tft. Grâce à leurs efforts conjugués, la situation financière est redressée, et le théâtre peut renaître, à trente ans.

Il procède alors à une importante remise à flots en mettant à l'affiche cinq productions par année et en offrant une programmation pour enfants et jeunes ainsi que des programmes de créations et d'auteurs en résidence. Le défi a été relevé avec succès et le théâtre obtient cinq nominations aux Masques, trois prix Dora (*C'était un p'tit bonheur*, *Et si on s'aimait un peu* et *Portrait chinois d'une imposteure*) et maintient un spectaculaire taux d'occupation de 72 % en 1998. Le Théâtre français de Toronto est au sommet de sa gloire.

«Le Théâtre, c'est la vie. On grandit avec, on respire, on souffre et on aime avec». Parce que le théâtre est un plaisir pour tous, Guy Mignault va en effet, dès le début de son mandat, intéresser les enfants à la vie théâtrale en faisant d'abord tourner dans les écoles des spectacles comme *Bonjour Monsieur de la Fontaine* ou *Grimm Grimm*, qui connaissent un succès retentissant, puis en accueillant des classes dans sa salle du 26 rue Berkeley, comme ça été le cas l'année dernière avec *Maïta*, la superbe pièce d'Esther Beauchemin. Les adolescents ne sont pas en reste. Ils sont invités à participer à un concours, *Les Zurbains*, qui permet à cinq d'entre eux de travailler à la mise en lecture et à la production de leur conte. Cette idée originale, qui a vu le jour en 2004, offre aux jeunes la possibilité d'aborder l'univers du théâtre, de développer une passion pour ce dernier et, qui sait, d'assurer la relève.

Le Théâtre français de Toronto crée également de nouveaux programmes qui reflètent sa volonté de monter ses propres créations: Les Contes urbains, lancés en 2003 et repris en 2006, en vertu desquels cinq auteurs-comédiens torontois sont invités à écrire un conte mettant en scène leur ville, Toronto la belle, et un programme d'auteurs en résidence. Ce dernier, mis en place en 2003, aura permis à Dominick Parenteau-Lebeuf d'écrire *Portrait chinois d'une imposteure*, qui a remporté un prix Dora en 2005, et à Glen Charles Landry de travailler à sa création originale *Le Don Quichotte de Toronto*. «Il y a une demande chez le public et aussi une envie très forte de ma part de monter plus de créations et d'en présenter davantage aux spectateurs du Tft. Il y a beaucoup de talents à Toronto et de façons de surprendre le spectateur, mais la possibilité de concrétiser ces réalisations reste mince. Tout coûte tant.

Peut-être qu'un espace appartenant rien qu'au Tft favoriserait davantage de créations que nous pourrions monter en cabaret ou sous une formule un peu différente que ne nous permet pas aujourd'hui notre emplacement et notre structure».

Conscient de l'évolution de la population francophone torontoise en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle (40 % du public est formé de francophiles ou de personnes pour qui le français est une langue seconde), Le Théâtre français de Toronto se met à la page. Il souhaite par exemple ouvrir son répertoire à d'autres horizons. Représenter sa communauté fait partie de son mandat et Toronto la multiculturelle offre de ce fait de sacrés défis; car si la demande est là, les ressources ne suivent pas forcément. De combien de comédiens noirs francophones, par exemple, disposerions-nous à Toronto pour monter *La tragédie du roi Christophe*, d'Aimé Césaire? Le Théâtre français de Toronto entend bien toutefois surmonter cette difficulté. Ainsi, l'une des pièces à l'affiche la saison prochaine reflètera la diversité culturelle et traitera de sujets d'actualité brûlants. L'initiative de création les Zurbains met également en scène une réalité démographique francophone différente de celle d'il y a cinq, dix, vingt ou quarante ans. «Dans quelques années, de jeunes talents, représentatifs de notre riche société multiculturelle francophone, sortiront de leurs études, et j'espère que nous pourrions

alors travailler avec eux», remarque Guy Mignault. Enfin, le surtitrage des pièces programmées au Tft permet à un public plus large de se rendre au théâtre.

Alors à quand les tournées à l'étranger ou les coproductions internationales qui permettraient au Tft, fort de ses quarante ans, de faire fi de toute frontière et de conquérir un public encore plus important? Guy Mignault sourit, songeur. Il y a tant d'espace pour rêver et créer et avec le vent qui souffle en ce moment sur le Théâtre français de Toronto, tout est du domaine du possible. ■



*Aurélien Resch vit à Toronto où elle écrit des livres, des films, des articles. Le reste du temps elle parcourt le monde, joue avec ses enfants et regarde les gens vivre.*